

## Les enjeux politiques des récits d'information : d'un objet introuvable à l'institution d'un monde commun

Jocelyne Arquembourg

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/338>  
DOI : 10.4000/quaderni.338  
ISSN : 2105-2956

### Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

### Édition imprimée

Date de publication : 15 janvier 2011  
Pagination : 37-45

### Référence électronique

Jocelyne Arquembourg, « Les enjeux politiques des récits d'information : d'un objet introuvable à l'institution d'un monde commun », *Quaderni* [En ligne], 74 | Hiver 2010-2011, mis en ligne le 05 janvier 2013, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/338> ; DOI : 10.4000/quaderni.338

---

## les enjeux politiques des récits d'information : d'un objet introuvable à l'institution d'un monde commun

Jocelyne  
Arquembourg

*Chercheur associé à l'IMM  
Institut Français de Presse - CARISM*

### Un objet introuvable

La réflexion politique sur les enjeux que constituent les récits d'information nécessite quelques mises au point préalables sur ce que l'on entend par récit. La littérature, les traditions populaires, les mythes, ou les légendes nous ont rendu cette forme si familière que l'on en oublierait presque de se demander ce qu'est un récit. Et parce que les médias ont recours régulièrement au discours narratifs, la tentation est grande d'évoquer des récits d'événements, « récit du 11 septembre », « récit de l'affaire Dutroux », récits de crise ou de guerre, comme on évoque les titres de tel ou tel roman afin de leur appliquer sans précaution les mêmes outils d'analyse. Or, à la différence des récits traditionnels, les récits médiatiques ne sont pas constitués à l'avance, ils n'obéissent à aucune intentionnalité d'un narrateur qui en connaîtrait préalablement la fin. Si l'on veut s'en tenir à leur matérialité, on constate qu'ils n'existent qu'à l'état de puzzles, fragments épars livrés quotidiennement sur des supports variés et qui sont assemblés de manière assez lâche par la titraille ou l'usage de quelques indices énonciatifs. Récits *a posteriori*, là où la littérature et les mythes nous offraient la certitude rassurante de récits *a priori*. Cette différence de perspective constitue un premier enjeu politique, car les récits d'événements publics tels que la chute du mur de Berlin, la guerre en Irak, ou l'attentat de la guerre d'Atocha à Madrid, constituent des références communes, mais n'en sont pas moins, en tant que récits, des objets introuvables.

Qualifier de récits les comptes rendus médiatiques de ces événements sous-entend qu'ils composent *quelque part* une totalité dotée d'un



début, d'un milieu et surtout d'une fin, et que cette totalité a justement été organisée sous la description de cette fin (RICŒUR, 1983). Nul n'est besoin de recherche sophistiquée pour savoir qu'un tel objet n'existe pas. D'une part, les comptes rendus médiatiques s'agrègent les uns aux autres en obéissant, certes, à une fréquence de plus en plus rapprochée, quand ce n'est pas à la continuité du temps réel, mais toujours dans l'ignorance d'une fin qui ne peut être qu'hypothétique, fruit d'anticipations journalistiques, de pronostics experts, ou d'horizons d'attente de la part des publics. Là où le travail d'un narrateur romanesque consiste toujours à restaurer de la concordance afin que l'irruption d'un événement surprenant ou imprévu dans le cours de l'intrigue finisse par prendre sens au vu de la fin, les récits d'information sont toujours ouverts à la discordance : on apprend que l'attentat d'Atocha n'a pas été accompli par ETA, que les accusés d'Outreau étaient innocents etc. retournements de situation, effets de surprise, qui font prendre à l'intrigue une nouvelle direction contre toute attente. Mais alors, où faut-il chercher les récits d'événements publics ?

Force est de constater que nous ne pouvons entreprendre de raconter ces événements que lorsqu'ils sont achevés, c'est-à-dire lorsque l'on a pu leur attribuer une fin, fût elle provisoire. De nouvelles fins peuvent toujours resurgir qui confèrent à l'événement un éclairage différent. La fin des récits médiatiques n'est donc une fin que jusqu'à nouvel ordre. Mais c'est sur ces fins, pour provisoires qu'elles soient, que des récits peuvent prendre appui. Reste à savoir ce qu'il faut entendre à travers la référence à la pratique commune de ces récits que « nous ne pouvons entreprendre

que lorsqu'ils sont achevés ». Les récits médiatiques ne se configurent véritablement qu'en réception. Les événements ne peuvent être mis en intrigue que de manière rétrospective non pas par les médias, mais par leurs récepteurs, au travers de manières parfois antagonistes de s'y référer, ou dans le travail du chercheur qui restaure a posteriori de la continuité entre les fragments de discours épars, et de la concordance dans la discordance au vu d'une fin articulée à son propre présent. L'analyse des récits d'information est ainsi un travail de réception dans lequel la posture du chercheur n'est pas neutre. Ce qui s'offre à lui consiste à opérer une confrontation entre différentes entreprises de configuration : celles des journalistes, qui peuvent être différentes d'un support médiatique à l'autre, et qui portent aussi la trace d'horizons d'attentes prégnants à *ce moment là*, comme de réactions publiques au tour pris par les événements, celles de la mémoire des publics, ou ce qu'il reste de ces récits au travers de manières de les convoquer ou de s'y référer, celle, enfin, qui est le fruit du travail de restauration entrepris par le chercheur lui-même. Les enjeux politiques des récits d'événements publics surgissent généralement à la croisée de cette triple confrontation qui interroge à proprement parler le sens des événements collectifs.

### **Narrateur/acteur/récepteur : la réversibilité des places**

Encore une fois, il nous faut interroger les instances des représentations narratives les plus classiques : narrateur/ agent/ récepteur. Ces places sont généralement fixes ou tout au moins clairement distribuées. La place du narrateur peut être intra ou extra diégétique (GENETTE, 1972) en fonc-



tion des genres narratifs, en revanche, la posture du récepteur est résolument extérieure au récit. Les configurations narratives produites par un narrateur ne sont activées en réception que dans un deuxième temps (RICŒUR, 1983). Il reste que la mimésis selon Paul Ricœur est une spirale et que les configurations narratives produites en réception peuvent faire elles-mêmes l'objet d'une réception et ceci à l'infini. Mais l'attribution de ces postures aux médias, aux publics comme aux acteurs sociaux ou politiques est plus complexe dans le cas des récits médiatiques. Au cas par cas, on trouve des exemples où chacune de ces postures peut devenir réversible. Les exemples d'empiètement des acteurs politiques sur le travail de mise en récit d'un événement sont nombreux et empruntent des moyens variés. Qu'il s'agisse de fournir aux médias les matériaux du récit et de faire obstruction à toute possibilité d'enquête indépendante du pouvoir (la guerre du Golfe de 1991), voire d'attribuer un événement à un acteur et de verrouiller toute possibilité de produire une explication alternative (Atocha), ou de manière moins directe, de capter l'attention des médias par une communication adaptée à leur fonctionnement (ce que pratiquent la plupart des candidats à une élection présidentielle), voire d'entreprendre des actions qu'ils s'attendent à voir relayer par les médias de la manière dont ils l'ont configurée en amont (ce qui est le propre de la communication politique). L'ambivalence des relations entre des acteurs politiques plus ou moins puissants et les médias, conduit les premiers à ne pas abandonner la mise en intrigue de leurs actions ni des événements auxquels ils sont confrontés, à d'autres narrateurs qu'eux-mêmes. Ainsi, et par ricochet, les médias sont-ils, avant tout, en position de récepteurs d'une quantité de récits, avant même

d'en entreprendre la mise en intrigue. Et par voie de conséquence, on voit couramment des acteurs politiques réagir aux récits de leurs actions produits par les médias que ce soit de manière explicite et critique ou de manière plus routinisée entraînant des ajustements de leurs interventions publiques. Ils deviennent ainsi eux-mêmes récepteurs des récits que font les médias des actions dont ils ont préfiguré la mise en intrigue.

Si la place des publics est généralement assignée en réception, ce constat appelle quelques remarques. Le plus souvent, les médias intègrent la réception d'un événement à sa mise en récit (BARTHELEMY, 1992, QUERE, 2003). La réception d'un événement est à la fois distincte et reliée à celle des médias. Elle comprend la manière dont des publics réagissent à un événement et manifestent ces réactions, la perception d'horizons d'attente, l'expression publique de jugements, mais elle n'interroge pas spécifiquement la façon dont des individus comprennent et interprètent des contenus médiatiques. En revanche, cette réception, qui fait partie intégrante de la constitution des événements publics, est tributaire des médias, dans la mesure où les individus qui ne sont pas directement affectés par un événement n'en prennent connaissance, la plupart du temps, que par les médias. Quoiqu'il en soit, des réactions aux événements, qu'il s'agisse d'expressions d'émotions ou d'opinions, de commentaires sur Internet, de manifestations dans la rue, ou de performances diverses, celles-ci peuvent faire partie intégrante de la mise en intrigue d'un événement, conférant ainsi à des publics des rôles d'agents intra-diégétiques, et aux acteurs institués, ceux de récepteurs du récit de ces performances.



On constate ainsi que dans le cas des récits d'information, les instances de la représentation narrative sont loin d'adopter des postures figées. Bien au contraire, celles-ci ne cessent de se retourner. Le concept ricœurrien de « spirale de la triple mimésis » trouve ici une application quelque peu renforcée, voire décuplée. Car il ne s'agit pas tant d'observer comment la préfiguration de l'action, la configuration du récit et sa refiguration par un public, s'enchaînent mutuellement et se relancent à l'infini, que d'analyser comment les tensions entre acteurs, médias et publics relatives à la compréhension et à la définition de l'événement, produisent un tournoiement incessant de la triple mimésis au cours duquel chacun tente de s'approprier des définitions de situation, d'imposer des catégories, une sémantique, des opérations de jugement et des évaluations.

### **Dynamique narrative et imputations de responsabilité**

Fondamentalement, les enjeux politiques des récits d'événements renvoient à des problèmes de définition et d'imputation de responsabilités, questions éminemment liées l'une à l'autre. Comment définir, nommer, raconter et par voie de conséquence, évaluer ce qui arrive ? Qui a fait quoi à qui ? C'est pourquoi l'attribution d'un début, d'un milieu et d'une fin au récit d'un événement est toujours lourde de conséquences. La détermination de périodes, de moments, d'étapes, constitue une opération de jugement qui organise le réel (DEWEY, 1993). L'attribution d'un début au récit d'un événement ne va pas de soi. La guerre du Golfe commence-t-elle le 17 janvier 1991 avec le décollage hypermédiatisé des avions américains pour l'Irak ou plus discrètement par

le déploiement quasi irréversible des troupes coalisées en Arabie Saoudite à la fin de l'été 90 ? Le récit médiatique de l'opération Renard du Désert commence-t-il avec la brève nouvelle diffusée par Arte le 24 octobre 1997 ou bien celle du 29 octobre 1997, ou bien encore lorsque les chaînes généralistes françaises s'emparent de la « crise internationale » suscitée par les tensions entre Saddam Hussein et les experts de l'ONU au mois de février 1998 (ARQUEMBOURG, 2005) ? Repérer le début d'un événement conduit aussi parfois à le relier à des événements précédents et à remonter ainsi l'enchaînement de causalités successives (GUERRERO, 2010), et dispose ou déplace des imputations de responsabilité.

Ce travail orienté vers l'amont et le début des récits comporte aussi une dimension inversement orientée vers l'aval et la fin de l'intrigue. Si cette fin n'est pas déterminée à l'avance, elle n'est pas en mesure d'orienter le récit. En réalité, celui-ci évolue en direction d'une fin qui est souvent l'objet d'hypothèses, d'anticipations, de craintes ou d'attentes. Il oscille généralement entre l'ouverture à ce qui est à venir et des tentatives diverses pour expliquer la situation présente. Les récits médiatiques ne s'organisent pas sous la description d'une fin connue du narrateur, mais sous le contrôle de la situation d'énonciation, ce qui est en train d'arriver au moment où le narrateur parle, filme ou écrit. Cet ancrage dans la situation d'énonciation explique en partie le délitement de récits d'événements qui semblent ne pas avoir de fin, si ce n'est parce que les médias cessent d'en parler. Ces fins procèdent d'effacements parce que sur les scènes publiques, il ne se passe plus rien. Pour autant, elles peuvent n'être que provisoires, dans la mesure où le travail de l'événement



se poursuit, ce qui amène le récit à renaître et se prolonger ultérieurement.

Cette orientation incertaine, toujours en quête de sa fin, induit un certain flottement quant à la dynamique narrative et à la définition du milieu de l'intrigue, qui est classiquement le moment du retournement des actions. La difficulté d'évaluer ce qui arrive en temps réel est productrice de jugements qui évoluent au fil du temps et pour lesquels il convient de confronter l'orientation temporelle rétrospective du chercheur et l'orientation prospective de publics toujours en attente d'une suite (ARQUEMBOURG, 2005). Le chercheur qui connaît la fin (provisoire ou définitive) d'un récit, ou l'existence d'événements ultérieurs projetant un éclairage nouveau sur un événement, porte un regard différent sur des épisodes qui, en leur temps, furent évalués dans l'ignorance de cette fin ou de ces événements. Il lui incombe alors de confronter les connaissances que lui octroie sa posture temporelle aux traces et inscriptions diverses des évaluations successives de l'action ou de l'événement en question, et aussi de restaurer les horizons d'attente qui ont gouverné l'orientation prospective du récit en leur temps.

Cette double orientation temporelle conduit à prendre en considération deux types de récits : des récits accomplis qui opèrent un retour rétrospectif sur des faits ou des actions et qui sont orientés vers un passé plus ou moins proche, et des récits émergents, qui rendent compte de ce qui est en train de s'accomplir et sont orientés à la fois vers le futur et vers l'horizon d'un récit à venir (TERZI et BOVET, 2005). Une part de ces comptes rendus constitue donc un objet insaisissable en

tant que récit. Il faut considérer que l'activité narrative des médias, comme celle des acteurs et celle des publics, est tournée vers ce que *doit* être le récit de l'événement ou de l'action dont il est question. Le récit constitue alors un objet normatif posé sur l'axe d'un horizon d'attente vers lequel tendent les productions narratives des uns et des autres (BOGEN et LYNCH, 1999). En tant que tel, il n'est réalisé que de façon partielle par cette activité.

Ces incertitudes multiples quant à ce qui constitue fondamentalement un récit, à savoir l'attribution d'un début, d'un milieu et d'une fin, et d'une temporalité rétrospective, soulèvent nécessairement la question de savoir si l'on peut encore qualifier de récit les productions narratives des médias. Peut-être convient-il de spécifier cette activité en lui appliquant une autre expression ricœurienne : l'activité des médias se développerait *aux limites des récits*. Ainsi, sans être à même de configurer une totalité, l'activité narrative qui se déploie dans la constitution des événements publics, n'en met pas moins en œuvre des opérations de compréhension qui produisent des *modèles de connexion* et *d'ascription*. Des modèles de connexion, car il s'agit toujours de relier des agents, des motifs, des buts, dans des circonstances, avec des conséquences, etc ; des modèles *d'ascription*, car ce qui est en jeu consiste à dire le *qui* de l'action ou de l'événement. On peut interpréter cette double fonction de deux manières différentes qui coexistent généralement, mais ne s'inscrivent pas dans la même temporalité. A minima, on peut dire que les récits journalistiques disposent des imputations de responsabilités. Cela fait partie du travail d'enquête des journalistes que de chercher à définir qui a fait quoi à qui. De manière plus



subtile, ces opérations de détermination renvoient aussi à l'organisation générale du récit, et particulièrement à la définition du début de l'histoire qui soulève la question de savoir qui a commencé une action. Plus profondément, on peut dire que les récits d'information restent des modèles d'*ascription* en tant qu'ils fonctionnent a posteriori comme ce que Hannah Arendt qualifie de *révélation de l'acteur dans l'action*. C'est parce que le domaine des affaires humaines consiste en un réseau de relations qu'il est producteur d'histoires.

Ces histoires n'ont pas d'auteur car personne n'est l'auteur ni le producteur de l'histoire de sa propre vie. Pour autant, elles sont le résultat d'actions et de paroles et révèlent un agent. Cet agent ne peut pas être véritablement désigné comme l'auteur des résultats de ses actions, car les actions n'étant pas des objets fabriqués, débordent voire déjouent les intentions et les plans de ceux qui les ont accomplies. « *L'histoire vraie dans laquelle nous sommes engagés tant que nous vivons n'a pas d'auteur, visible ni invisible, parce qu'elle n'est pas fabriquée. Le seul « quelqu'un » qu'elle révèle, c'est son héros, et c'est le seul médium dans lequel la manifestation originellement intangible d'un « qui » unique et distinct peut devenir tangible ex post facto par l'action et la parole. Qui est ou qui fut quelqu'un, nous ne le saurons qu'en connaissant l'histoire dont il est lui-même le héros* »<sup>1</sup>. Cette distinction entre la révélation d'un *qui* par opposition à la description de *ce que* nous sommes est importante, car les récits médiatiques accomplissent souvent ces deux tâches. Ils peuvent, dans le temps de l'action, décrire les qualités ou la « personnalité » d'un agent, mais ce n'est que le résultat des actions accomplies qui le révèle véritablement en tant que tel, ex

post facto. On pourrait ajouter que ce pouvoir de révélation n'appartient pas qu'aux actions et aux récits qui en sont faits, mais concerne aussi les événements. Ceux-ci révèlent le sujet auquel ils adviennent à travers des manières de leur faire face et de leur répondre. Le sujet de l'événement n'est pas un sujet autarcique à qui il arriverait quelque chose, mais un être en devenir qui est constitué par les événements qui lui arrivent : « *Il n'advient que pour autant qu'il lui advient quelque chose ou qu'il advient quelque chose de lui* »<sup>2</sup>. La révélation du *qui* de l'action ou de l'événement ne s'opère que dans le temps, de sorte que ce que dit le narrateur est caché à l'acteur dans l'accomplissement de l'action. « *Si les résultats sont les résultats inévitables de l'action, ce n'est pas par l'acteur, c'est le narrateur qui voit et qui « fait » l'histoire* »<sup>3</sup>. La réversibilité des postures narratives complexifie quelque peu ce constat. La mise en récit des événements collectifs par les médias apparaît ainsi comme la résultante d'interactions entre des acteurs, les médias et des publics qui révèle le *qui* de l'action ou de l'événement, elle ne repose pas sur la seule activité des médias.

Il résulte de ces diverses observations que les récits d'information sont des objets éminemment insaisissables, qu'ils sont bien plus des processus de constitution que des objets constitués, et qu'à la différence des récits traditionnels, il est difficile de leur appliquer des outils d'analyse comme s'ils existaient préalablement aux travaux de reconfiguration du chercheur. Ce qui est à rechercher, concerne davantage les opérations de compréhension collective dont ils sont la trace, à commencer par celle d'institution d'un réel commun qui doit faire l'objet de prises de



position et d'expression d'opinions.

### **Mimésis et Représentations**

À étudier les récits d'information comme des *mimésis*, on en vient souvent à les considérer comme des représentations d'objets qui existeraient en soi dans le réel. Ces représentations font alors l'objet d'une mise en perspective critique qui tend à restituer une réalité que les représentations médiatiques auraient déformée. Dans cette perspective, les représentations ont un contenu préconstitué. Or, il faut bien au contraire comprendre la représentation au sens kantien, comme un mode d'organisation qui n'a pas d'objet préconstitué dans la réalité, mais qui fait exister cet objet. Ainsi de la Nature, qui ne s'applique à aucune réalité physique préexistante, mais qui est un mode d'assemblage par lequel nous relierions, et organisons ce que nous appelons Nature. C'est au bout de ce processus de constitution que la Nature est objectivée. La Nature est donc à la fois un mode de constitution du monde physique et son produit. De la sorte, et pour ainsi dire sur son envers, la Nature donne aussi à voir les catégories de la connaissance au travers desquelles elle a été assemblée. Toute représentation du monde est un mode de compréhension qui nous renvoie, en creux, l'image de son propre mode d'organisation.

Les récits d'information n'échappent pas à cette règle. Ils représentent un monde d'événements auquel ils confèrent une certaine objectivité, non sans laisser transparaître la manière dont ce monde d'événements a été assemblé, configuré, relié, temporalisé. Ils invitent à déplacer l'objet de l'attention du chercheur, de l'analyse des contenus vers les modes d'élaboration collectifs de ces contenus, les catégories, les normes, les

règles et les lois qu'ils mettent en œuvre.

Mais si le monde physique peut être unifié par la perspective du chercheur, il n'en va pas tout à fait de même du monde social, qu'aucun principe extérieur ne peut unifier. En revanche, le monde social comme totalité existe aussi à travers des manières de s'y référer (SIMMEL 1992). Or, cette référence incorpore ses propres conditions de possibilité, et de même que les représentations du monde physique donnent à voir leur mode d'organisation, les représentations du monde social laissent transparaître la manière dont ses membres se sentent reliés les uns aux autres, les frontières de l'inclusion et de l'exclusion, les assignations de place distribuées entre *Eux* et *Nous*. En même temps, parce que ces récits sont des récits d'événements, ils montrent en filigrane comment un événement bouleverse aussi bien l'organisation du monde physique et ses modes d'assemblage, que la constitution du monde social comme totalité, ses frontières et ses assignations de place. Ce qui se donne à voir ainsi relève des modes d'institution d'un monde commun au travers des processus narratifs qui contribuent à son objectivation. Le travail des médias qui consiste à produire des récits factuels, autrement dit à *factualiser* ce qui arrive, participe de telles tentatives d'objectivation d'un monde commun reliant un narrateur et un narrataire. Et c'est sur la base de ce socle commun que peut se déployer la diversité des *doke moi*, des opinions, dans leur infinie singularité.

### **Conclusion**

Par étapes successives, la démarche qui gouverne cette réflexion a consisté à questionner la réalité même de ses objets: tout d'abord celle des récits



d'information en tant que totalités introuvables, puis celle des mondes physiques et sociaux qu'ils sont censés représenter. Ce travail de mise à nu consiste à déplacer le regard des objets constitués en direction des processus de leur objectivation. Ainsi, la mise en intrigue des événements publics apparaît comme un processus collectif de compréhension de ce qui arrive qui met aux prises des acteurs, des médias et des publics. Cette manière de déréaliser les récits met en évidence ce qui se joue au travers de cette activité narrative qui, pour se déployer aux limites du récit, n'en produit pas moins des modèles de connexions et d'ascription. En temps que représentations, ces mises en intrigues constituent des modes d'agencement d'un réel qu'elles contribuent à objectiver. Mais, encore une fois, la méthode qui consiste à déréaliser non seulement les récits mais encore leur objet, conduit à interpellier ces procédés d'assemblages mêmes, les connexions, les règles, les lois, les normes, les catégories, les entités et les interactions qu'ils mobilisent et déploient. Les récits d'événements collectifs apparaissent ainsi comme des processus d'institution d'un monde commun qui ne vont pas de soi. Ces processus constituent des enjeux politiques au sens où ils objectivent la réalité d'un monde physique et social commun. La question alors, n'est pas tant de savoir en quoi ces représentations sont plus ou moins déformées par rapport à ce qui serait un monde réel, mais plutôt, par quels moyens, au travers de quelles catégories, de quelles interactions, en mobilisant quelles entités, ces récits sont-ils constitutifs du seul monde réel ? C'est en interrogeant les procédures d'objectivation des récits comme de leur objet, que l'on peut faire émerger des modes de compréhension et de constitution situés d'un réel commun.

## R · É · F · É · R · E · N · C · E · S

- ARENDDT, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann Levy, 1983
- ARQUEMBOURG, J., « Comment les récits d'information arrivent-ils à leurs fins ? », *Réseaux 132, Les Récits Médiatiques*, dir. J.Arquembourg et F. Lambert, Paris, Lavoisier, 2005.
- BARTHELEMY, M., « Événement et espace public : l'affaire Carpentras », *Quaderni* n°18, Paris, 1992.
- DEWEY, J., *Logique, la théorie de l'enquête*, Paris, PUF, 1993.
- GENETTE, G., *Figure III*, Paris, Seuil, 1972.
- GUERRERO BERNAL, J. C., *Se sentir concerné par la violence en Colombie : vecteurs et modalités de constitution de publics internationaux*. Thèse dirigée par D. Pecaut, soutenue à l'EHESS, 2010.
- LYNCH, M., BOGEN, D., *The spectacle of History. Speech, Text, Memory at the Iran-contra hearing*, Durham and London, Duke university press, 1999.
- QUERE, L., « Le public comme forme et comme modalité de l'expérience » in *Les sens du public*, dir. D. Cefaï et D. Pasquier, Paris, PUF, 2003.
- RICOEUR, P., *Temps et récit*, t.1, t.2, t.3, Paris, Seuil, 1982-1984.
- ROMANO, Claude, *L'événement et le temps*, Paris, PUF, 1999.
- SIMMEL, G., *Sociologie*, Paris, PUF, 1992.
- TERZI, C., BOVET, A., « La composante narrative des controverses politiques et médiatiques. Pour une analyse praxéologique des actions et des mobilisations collectives », in *Réseaux 132, Les récits médiatiques*, Paris, Lavoisier, 2005.



# N · O · T · E · S · R · É · S · U · M · É

1. Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Levy, 1983, p.2 44.
2. Romano, Claude, *L'événement et le temps*, paris, PUF, 1999, p. 197.
3. Arendt, Hannah, op. cit.

La réflexion politique sur les enjeux que constituent les récits d'information nécessite quelques mises au point préalables sur ce que l'on entend par récit. La littérature, les traditions populaires, les mythes, ou les légendes nous ont rendu cette forme si familière que l'on en oublierait presque de se demander ce qu'est un récit. Or, à la différence des récits traditionnels, les récits médiatiques ne sont pas constitués à l'avance, ils n'obéissent à aucune intentionnalité d'un narrateur qui en connaîtrait préalablement la fin. Les récits d'événements collectifs apparaissent ainsi comme des processus d'institution d'un monde commun qui ne vont pas de soi.

## **Summary**

The political debate on issues that are the stories of information requires some developed prior to what we mean by narrative. Literature, folklore, myths, or legends have made this form so familiar to us that we almost forget we almost forget to ask what a story. However, unlike traditional stories, the media stories are not made in advance, they obey no intentionality of a narrator who would know before the end. The stories of collective events appear as the process of establishing a common world that do not self-evident.

